

PERSONNAGES

LES DEUX BOURREAUX (j'ignore leur nom).

LA MÈRE (FRANÇOISE).

LES DEUX FILS (BENOIT et MAURICE).

LE MARI (JEAN).

La pièce se déroule dans une salle très obscure. A gauche, la porte qui s'ouvre sur la rue. Au fond, la porte qui donne sur un cachot. Murs nus. Au centre de la pièce, une table et trois chaises.

Il fait nuit. Les deux bourreaux sont assis sur les chaises. Ils sont seuls. On frappe à la porte de la rue avec insistance. On dirait vraiment que les bourreaux n'entendent rien. La porte s'ouvre lentement, non sans grincer. Une tête de femme apparaît. La femme examine la pièce. Elle se décide à pénétrer dans la salle et s'approche des bourreaux.

FRANÇOISE. — Bonjour, messieurs... Excusez-moi... Je vous dérange ? (*Les bourreaux ne bougent toujours pas comme si la chose ne les*

concernait pas.) Si je vous dérange, je m'en vais... (Silence. On dirait que la femme veut reprendre des forces. Enfin, elle se décide. Elle parle précipitamment.) Je suis venue vous chercher parce que je n'y tiens plus. Il s'agit de mon mari (pathétiquement), l'être en qui j'ai mis toute ma confiance, l'homme à qui j'ai donné toute ma jeunesse et que j'ai aimé comme jamais je n'aurais cru que je pouvais aimer. (Baissant le ton, avec plus de calme.) Il est coupable. Je dois le reconnaître.

Tout à coup les bourreaux s'intéressent aux paroles de la femme. L'un d'eux tire de sa poche un crayon et un cahier.

Oui, il est coupable. Il habite huit, rue des
Laboureurs, et il s'appelle Jean Aznar.

Le bourreau en prend note. Aussitôt, les deux bourreaux sortent par la porte de la rue. On entend s'éloigner une auto. Françoise sort aussi par la porte de la rue.

VOIX DE FRANÇOISE. — Entrez mes enfants, entrez.

VOIX DE BENOÎT. — Il fait très noir ici.

VOIX DE FRANÇOISE. — Oui, la pièce est très sombre. J'ai peur aussi, mais nous devons entrer. Il faut que nous attendions petit père.

Entrent Françoise et ses deux fils, Benoît et Maurice.

FRANÇOISE. — Asseyez-vous, mes enfants. Ne craignez rien.

Tous trois s'assoient autour de la table.

FRANÇOISE, elle parle toujours sur un ton geignard. — Quels tristes et dramatiques moments vivons-nous ! Quels péchés avons-nous commis pour que la vie nous punisse si cruellement ?

BENOÎT. — Ne te fais pas de souci, maman. Ne pleure pas.

FRANÇOISE. — Non, mon fils, je ne pleure pas, je ne pleurerai pas, je tiendrai tête à l'adversité qui nous assaille de toutes parts. Comme je te sais gré d'être attentif à tout ce qui me concerne ! Mais vois plutôt ton frère Maurice : toujours aussi dénaturé. (Maurice, l'air sombre, regarde, délibérément semble-t-il, dans la direction opposée à l'endroit où se trouve sa mère.) Regarde-le, aujourd'hui où plus que jamais j'ai besoin de votre soutien ; il se tourne contre moi et m'accable de son mépris. Quel mal t'ai-je fait, fils indigne ? Parle, dis-moi quelque chose.

BENOÎT. — Ne fais pas attention à lui, maman, il ignore la reconnaissance que l'on doit à une mère.

FRANÇOISE, s'adressant à Maurice. — Est-ce que tu n'entends pas ton frère ? Ecoute-le. Si

l'on m'avait dit à moi une chose pareille, j'en serais morte de honte. Mais toi, tu n'as pas honte. Grand Dieu ! Quel calvaire !

BENOÎT. — Maman, ne t'échauffe pas, ne t'afflige pas pour lui, il n'en vaut pas la peine. Quoi que tu fasses il ne sera jamais d'accord avec toi.

FRANÇOISE. — Oui, mon fils, tu ne t'en rends pas bien compte. Quand ce n'est pas à cause de ton père, c'est à cause de Maurice : toujours des souffrances. Moi qui ai toujours été leur esclave. Vois combien de femmes de mon âge mènent joyeuse vie, se divertissent nuit et jour au bal, au cabaret, au cinéma ! Combien de femmes ! tu ne t'en rends pas bien compte, tu es encore trop jeune. J'aurais pu en faire autant, mais j'ai préféré me sacrifier pour mon mari et pour vous, silencieusement, humblement, sans rien en attendre, en sachant même qu'un jour, les êtres qui m'ont été le plus chers me diraient ce que me dit aujourd'hui ton frère, que je n'en ai pas assez fait. Tu vois, mon fils, comme ils répondent à mes sacrifices ? Tu le vois, en me rendant toujours le mal pour le bien, toujours.

BENOÎT. — Comme tu es bonne ! Comme tu es bonne !

FRANÇOISE. — Et qu'est-ce que je gagne à le savoir ? Cela revient au même. Tout revient au même. Je n'ai plus de goût à rien, tout m'est égal, rien n'a plus d'importance pour moi. Je veux être bonne et me sacrifier toujours pour vous, sans rien attendre en échange, en sachant

même que les êtres qui me sont le plus proches, ceux qui devraient m'être reconnaissants de mes inquiétudes ignorent délibérément mes renoncements. J'ai été toute ma vie une martyre à cause de vous et je serai martyre jusqu'à ce que Dieu veuille me rappeler à lui.

BENOÎT. — Maman chérie !

FRANÇOISE. — Oui, mon fils, je ne vis que pour vous. Puis-je avoir dans la vie d'autres préoccupations ? Le luxe, les toilettes, les soirées, le théâtre, rien de tout cela ne compte pour moi, je n'ai qu'un seul souci : vous. Que m'importe le reste ?

BENOÎT, à Maurice. — Maurice, entends-tu ce que dit maman ?

FRANÇOISE. — Laisse-le, mon enfant. Crois-tu que je puisse espérer qu'il sache m'être reconnaissant de mes sacrifices ? Non. Je n'attends rien de lui. Je sais même qu'il doit penser que je n'en ai pas fait assez.

BENOÎT, à Maurice. — Tu es une canaille.

FRANÇOISE, excitée. — Ne me fais pas souffrir, Benoît, ne lui adressons pas de reproches. Je veux que nous vivions tous en paix, dans l'ordre. Surtout je ne veux pas qu'entre frères, vous vous disputiez.

BENOÎT. — Comme tu es bonne, maman !... et bonne avec lui qui ne vaut rien. Si ce n'était pas toi qui me demandais de l'épargner, je ne sais pas ce que je lui ferais. (A Maurice d'un ton agressif.) Tu peux dire merci à maman, Maurice, car tu mérites une bonne correction.

FRANÇOISE. — Non, mon enfant, non, ne le

bats pas. Je ne veux pas que tu le battes même s'il le mérite grandement. Je veux que la paix et l'amour règnent parmi nous. C'est la seule chose que je te demande, Benoît.

BENOÎT. — Tranquillise-toi, je ferai ce que tu voudras.

FRANÇOISE. — Merci, mon fils. Tu es un vrai baume pour les plaies que la vie m'a faites. Vois-tu, Dieu, enfin, dans sa très grande bonté, m'a accordé un fils comme toi qui panse les blessures dont souffre mon pauvre cœur, apaise les douleurs que me causent, à ma grande tristesse, les êtres pour lesquels j'ai le plus lutté : mon mari et Maurice.

BENOÎT, *en colère*. — Personne ne te fera plus souffrir, désormais.

FRANÇOISE. — Ne te fâche pas, mon fils, ne sois pas contrarié. Ils se sont mal conduits, et ils le savent bien. Ce que nous devons faire, c'est leur pardonner, et ne pas leur en garder rancune. D'ailleurs, bien que ton père soit fautif, et même très fautif, tu n'en dois pas moins le respecter.

BENOÎT. — Le respecter, lui ?

FRANÇOISE. — Oui, mon fils. Ne tiens pas compte de tous les malheurs dont ils est la source. C'est moi qui devrais lui refuser mon pardon, et, vois-tu, mon fils, je lui pardonne. Même s'il me fait souffrir plus que je n'ai encore souffert, si c'est possible, je continuerai à l'attendre les bras ouverts et je saurai lui pardonner ses innombrables fautes. La vie m'a appris à souffrir, depuis le jour de ma nais-

sance. Mais je porte cette croix avec dignité, par amour de vous.

BENOÎT. — Maman, comme tu es bonne !

FRANÇOISE, *sur un ton encore plus humble*. — J'essaie, Benoît, d'être bonne.

BENOÎT, *interrompant sa mère, dans un élan d'affection spontané*. — Maman, tu es la meilleure femme du monde.

FRANÇOISE, *humble et honteuse*. — Non, mon fils, je ne suis pas la meilleure femme du monde, je ne peux prétendre à une telle gloire, je suis trop peu de chose. D'autre part, j'ai probablement commis quelques fautes. Malgré beaucoup de bonne volonté, mais enfin, ce qui compte c'est que j'aie commis quelques fautes.

BENOÎT, *d'un ton convaincu*. — Non, maman, jamais.

FRANÇOISE. — Si, mon enfant, quelquefois. Mais je peux dire avec joie que je m'en suis toujours repentie, toujours.

BENOÎT. — Tu es une sainte.

FRANÇOISE. — Tais-toi ! Que pourrais-je rêver de plus beau que la sainteté ! Je ne peux pas être une sainte. Pour être une sainte, il faut être quelqu'un de très grand et moi, je ne vaudrais rien. J'essaie seulement d'être bonne, sans plus de prétentions.

La porte de la rue s'ouvre. Entrent les deux bourreaux portant le mari de Françoise, Jean, pieds et poings liés et suspendu à un gros bâton, à peu près de la façon dont on transporte les

lions ou les tigres capturés en Afrique. Jean est bâillonné ; en entrant dans la pièce, il lève la tête et regarde tout femme, François, en ouvrant tout grands les yeux et peut-être avec quelque colère. François examine attentivement, avidement son mari. Maurice voit passer le cortège avec une violence indignation. Les deux bourreaux, lente indignation. Ils disparaissent jusqu'au cachot. Ils disparaissent tous trois.

MAURICE, avec une grande indignation, s'adressant à sa mère. — Qu'est-ce que c'est ? Dis-moi, qu'est-ce que ce nouveau forfait ?

BENOÎT, à Maurice. — Ne parle pas à mamman sur ce ton.

FRANÇOISE. — Laisse-le, mon enfant, laisse-le m'insulter. Laisse-le me faire des reproches. Laisse-le traiter sa mère comme un ennemi. Laisse-le, mon enfant. Laisse-le, Dieu punira cette mauvaise action.

MAURICE. — C'en est trop. (Avec colère, à sa mère.) C'est toi qui l'as dénoncé.

BENOÎT, prêt à se jeter sur son frère. — Je t'ai déjà dit de parler poliment à mamman. Comprends-tu ? Poliment ! Est-ce que tu entends ? FRANÇOISE. — Calme-toi, mon fils, calme-toi, laisse-le me traiter grossièrement. Tu sais bien qu'il ne se plaît qu'à me faire du chagrin, donne-lui cette satisfaction. C'est mon rôle :

me sacrifier pour lui et pour vous ; vous donner tout ce que vous voulez.

BENOÎT. — Je ne permettrai pas qu'il crie en s'adressant à toi.

FRANÇOISE. — Obéis-moi, mon fils, obéis-moi.

BENOÎT. — Je ne t'obéirai pas. Tu es trop bonne et il en profite.

Maurice est abattu.

FRANÇOISE. — Mon enfant, toi aussi, tu veux me faire souffrir ? S'il est méchant avec moi, qu'il soit méchant, il fallait s'y attendre, mais toi, mon fils, toi tu es différent ; c'est toujours ce que j'ai pensé, du moins. Laisse-le me torturer si cela réjouit son mauvais cœur.

(Un temps.)

BENOÎT. — Non, jamais, du moins, en ma présence.

On entend des coups de fouet puis des plaintes étouffées par le bâillon. C'est Jean ; sans doute les bourreaux sont en train de le flageller dans le cachot. François et Maurice se redressent et se dirigent vers la porte du cachot. La mère écoute avidement, les yeux écarquillés, le visage grimaçant (presque souriant ?), hystérique. Les coups de fouet redoublent pendant un long

moment. Jean se plaint avec une dignité virile. Enfin les coups et les plaintes cessent.

MAURICE, *rageur et au bord des larmes, dit à sa mère.* — C'est ta faute si l'on torture papa. C'est toi qui l'as dénoncé.

BENOÎT. — Tais-toi ! (*Violemment.*) Ne te tourmente pas, maman.

FRANÇOISE. — Laisse-le, laisse-le, Benoît. Laisse-le m'insulter. Je sais très bien que si tu n'étais pas là, il me battrait. Mais c'est un lâche et il a peur de toi, c'est tout ce qui l'arrête car il est très capable de lever la main sur sa mère, je le lis dans ses yeux. Il a toujours essayé.

Gémissement aigu de Jean. Silence. Françoise fait une grimace qui est presque un sourire. Silence.

FRANÇOISE. — Allons voir ce pauvre petit père. Allons voir comme il souffre, le pauvre. Car sans aucun doute, ils ont dû lui faire beaucoup de mal.

Grimaces de Françoise. Silence. Françoise s'approche du cachot, entrouvre la porte et examine l'intérieur sans franchir le seuil.

FRANÇOISE, *elle s'adresse à Jean, son mari, qui est dans le cachot et que, par conséquent, on ne peut voir.* — Jean, ces bourreaux ont dû

te faire beaucoup de mal. Pauvre Jean ! Comme tu as dû souffrir et comme ils vont encore te faire souffrir. Mon pauvre Jean !

Jean, bien que gêné par le bâillon, pousse un cri de colère.

FRANÇOISE. — Ne te mets pas dans cet état. Il vaut mieux que tu prennes patience. Pense que tu es seulement au commencement de tes peines. Tu ne peux rien faire en ce moment, tu es attaché et ton dos est plein de sang. Tu ne peux rien faire. Calme-toi ! D'ailleurs, tout ceci te fera grand bien, cela t'apprendra à avoir de la volonté, tu en as toujours manqué.

Françoise se décide à franchir le seuil, elle entre dans le cachot (elle quitte donc la scène).

VOIX DE FRANÇOISE, *elle parle comme si elle était à l'église, mais tout haut.* — C'est moi qui t'ai dénoncé, Jean. C'est moi qui ai dit que tu étais coupable.

Jean veut parler, mais, gêné par le bâillon, il n'émet que des sons. On entend le rire anormal de Françoise. Maurice est très excité. Françoise repart.

FRANÇOISE, *à ses fils.* — Le pauvre souffre beaucoup, il n'a pas de patience, il n'en a jamais eu.

Plainte de Jean.

MAURICE. — Laisse papa. Ne continue pas. Ne vois-tu pas que tu le tourmentes ?

FRANÇOISE. — C'est lui qui se tourmente, lui seul, sans motif. (*Elle parle de nouveau à son mari à travers la porte.*) Je vois bien que c'est toi qui te tourmentes tout seul. Je vois bien que mes paroles t'irritent. (*Pause-sourire.*) Qui peut prêter plus d'attention que moi à ton malheur ? Je serai à tes côtés chaque fois que tu souffriras. Tu es coupable et ton devoir c'est d'accepter avec patience ton châtement bien mérité. Tu dois même remercier les bourreaux qui te traitent avec tant d'égards. Si tu étais un homme normal, humble et juste, tu les remercierais, mais tu as toujours été un révolté. Ne va pas t'imaginer à présent que tu es à la maison où tu faisais tes quatre volontés, maintenant, tu es au pouvoir des bourreaux. Accepte le châtement sans rébellion. C'est ta purification. Repens-toi de tes fautes et promets que tu ne retomberas pas dans l'erreur. Et ne te tourmente pas en pensant que je me réjouis de te voir puni.

Long gémissement de Jean.

MAURICE. — Est-ce que tu n'entends pas ses plaintes ? Ne vois-tu pas que tu le tortures ? Laisse-le en paix !

BENOÎT. — Je t'ai déjà dit de ne pas parler à maman sur ce ton.

FRANÇOISE. — Qu'il me parle comme il veut, mon fils. J'y suis habituée. C'est mon lot : me faire du souci pour eux, pour lui et pour papa, qui ne le méritent pas, et que personne ne m'en remercie.

Plaintes de Jean.

MAURICE. — Papa ! Papa ! (*Au bord des larmes.*) Papa !

FRANÇOISE. — Il se plaint toujours. C'est signe qu'il souffre des blessures que lui font les coups de fouet et les cordes qui lui lient pieds et mains. (*Elle ouvre le tiroir de la table et fouille à l'intérieur. Ensuite, elle pose sur la table un flacon de vinaigre et une salière qu'elle a trouvés.*) Voilà mon affaire. Je lui mettrai du vinaigre et du sel sur les plaies pour les désinfecter. Un peu de vinaigre et de sel sur ses blessures feront merveille ! (*Avec un enthousiasme hystérique.*) Un peu de sel et de vinaigre ! Un tout petit peu seulement sur chaque plaie, voilà ce qu'il lui faut.

MAURICE, en colère. — Ne fais pas ça.

FRANÇOISE. — C'est ainsi que tu aimes ton père ? Toi qui es son fils préféré, c'est ainsi que tu le traites. Toi, justement toi, mauvais fils ! Toi qui sais bien que les bourreaux le battent jusqu'à ce que mort s'ensuive, c'est maintenant que tu l'abandonnes et que tu ne me laisses même pas panser ses blessures.

Françoise se dirige vers le cachot, le vinaigre et le sel à la main.

MAURICE. — Ne lui mets pas de sel ! S'ils le tuent de toute façon, laisse-le tranquille au moins, n'aggrave pas ses peines.

FRANÇOISE. — Toi, mon fils, tu es encore très jeune, tu ne sais rien de la vie, tu n'as pas d'expérience. Que serais-tu devenu sans moi ? La vie a toujours été très facile pour toi. J'ai tout fait à ta place. Tu es habitué à ce que ta mère te donne ce que tu désires. Souviens-toi bien de mes paroles. Ce sont celles d'une mère et une mère ne vit que pour ses enfants. Respecte la tienne, respecte-la, ne serait-ce que pour les cheveux blancs qui ornent son front. Pense qu'elle fait tout pour toi par affection. Quand as-tu vu, mon fils, que ta mère fasse quelque chose pour elle ? Je n'ai pensé qu'à vous. D'abord, mes enfants ; ensuite, mon mari. Moi je ne compte pour personne et encore moins pour moi. Voilà pourquoi, mon fils, à présent que je vais soigner les plaies de ton père, tu ne dois pas me barrer la route. D'autres baiseraient le sol que je foule aux pieds. Je ne t'en demande pas tant, je souhaite seulement que tu saches me remercier de mes efforts (*pause*).

Françoise se dirige vers le cachot avec le sel et le vinaigre.

FRANÇOISE. — Je vais mettre au pauvre petit père un peu de sel et de vinaigre sur ses blessures.

Maurice saisit brutalement sa mère par le bras et lui interdit l'entrée du cachot.

BENOÎT. — Ne prends pas maman par le bras !

FRANÇOISE. — Laisse-le me battre. C'est ce qu'il a toujours cherché. Vois comme il a laissé la marque de ses doigts sur mon pauvre bras. Voilà ce qu'il cherchait : me frapper.

BENOÎT, *très en colère*. — Comment as-tu osé battre maman ?

Benoît essaie de frapper son frère. Françoise s'interpose avec violence entre ses fils pour qu'ils ne se battent pas.

FRANÇOISE. — Non, mon fils, en ma présence, non. La famille est une chose sacrée. Je ne veux pas que mes fils se battent. (*Benoît se contient difficilement.*) Il peut m'écorcher vive s'il veut, mais je t'en prie, mon enfant, ne le frappe pas en ma présence. Je ne veux pas qu'en ma présence il y ait des disputes entre frères. Il m'a battue, mais je lui pardonne.

Longue plainte du mari.

FRANÇOISE. — Il souffre... ils le font souffrir... Il souffre beaucoup. Il faut que je lui mette du vinaigre au plus vite. Tout de suite.

Françoise entre dans le cachot.

VOIX DE FRANÇOISE. — Un petit peu de sel et de vinaigre te feront beaucoup de bien. Ne bouge pas, je n'en ai pas beaucoup. Là, voilà.

Gémissement de Jean.

C'est ça, là, là, un petit peu de sel maintenant.

Cri de colère de Jean.

MAURICE crie. — « Papa ! » et il pleure.

VOIX DE FRANÇOISE. — C'est ça, un petit peu plus, là, un petit peu plus, ne bouge pas. (*Françoise parle haletante.*) Ne bouge pas. Là. Encore un petit peu.

Gémissement de Jean.

VOIX DE FRANÇOISE. — C'est ça, encore un petit peu, là, là, ça te fera du bien. (*Plainte de Jean.*) Pour finir, voilà. (*Plainte de Jean.*) Il ne m'en reste plus !

Long silence. Plainte de Jean, silence.

VOIX DE FRANÇOISE. — Voyons, voyons. Comment sont tes plaies ? Je vais les toucher pour voir comment elles sont.

Forte plainte de Jean. Maurice, trompant la vigilance de son frère, entre dans la salle.

VOIX DE MAURICE. — Que fais-tu ? Tu griffes ses blessures !

Maurice fait sortir sa mère du cachot en la poussant. Benoît se jette sur son frère pour le frapper. La mère s'interpose et sépare les frères.

FRANÇOISE. — Non, mon fils, non. (*A Benoît.*) Hélas ! c'est à moi que tu fais mal. Non, ne bats pas ton frère. Je ne veux pas que tu le battes.

Benoît se calme.

BENOÎT. — Je ne vais pas tolérer qu'il te fasse du mal.

FRANÇOISE. — Si, laisse-le me faire du mal. Laisse-le si cela lui plaît. C'est ce qu'il veut. Laisse-le. Il veut que je pleure à cause de ses coups. Mon fils, ton frère est ainsi fait. Quel martyr ! Quel calvaire ! Pourquoi, mon Dieu, ai-je le malheur d'avoir un fils qui ne m'aime pas et qui ne cherche qu'un instant de faiblesse de ma part pour me battre et me tourmenter ?

BENOÎT, furieux. — Maurice !

FRANÇOISE. — Mon fils, calme-toi. (*Abattue.*) Quel calvaire ! Quelle croix, mon Dieu ! Pourquoi me punir ainsi, mon Dieu ? Qu'ai-je fait

pour m'attirer un tel châtement ? Ne vous disputez pas, mes enfants, faites-le pour votre pauvre mère qui ne cesse de souffrir, faites-le pour ses cheveux blancs. (*A Benoît.*) Et s'il ne veut pas prendre en pitié mes peines, toi, au moins, Benoît, aie pitié de moi. Ou est-ce que, toi non plus, tu ne m'aimes pas ? (*Benoît, ému, veut dire quelque chose. Sa mère ne le laisse pas parler et poursuit.*) Oui, c'est cela, tu ne m'aimes pas non plus.

BENOÎT, *au bord des larmes.* — Si, maman, moi, je t'aime.

FRANÇOISE. — Alors, pourquoi ajouter de nouvelles épines à cette couronne de douleurs que je porte ?

BENOÎT. — Maman !

FRANÇOISE. — Est-ce que tu ne vois pas ma douleur ? Est-ce que tu ne vois pas mon immense douleur de mère ?

BENOÎT, *pleurant presque.* — Si.

FRANÇOISE. — Merci, mon fils, tu es mon bâton de vieillesse. Tu es l'unique consolation que Dieu m'ait donnée en cette vie.

On entend à nouveau les bourreaux fouetter Jean. Le mari sanglote. Tous trois (Françoise et ses fils) écoutent en silence.

FRANÇOISE. — Ils le fouettent encore... Et ils doivent lui faire beaucoup de mal... (*Françoise parle en haletant.*) ... Il pleure ! Il pleure... Il gémit, n'est-ce pas ?... (*Personne ne lui*

répond.) ... Oui, oui, il gémit, il gémit. Je l'entends parfaitement.

Coups de fouet et gémissements. Jean, tout à coup, pousse un cri plus aigu. Les bourreaux continuent à frapper, Jean ne gémit plus. Françoise va à la porte et regarde à l'intérieur du cachot.

FRANÇOISE. — Ils l'ont tué ! Ils l'ont tué !

Silence absolu. Maurice s'assoit, appuie sa tête sur la table. Il pleure peut-être. Silence. Longue pause. Entrent les deux bourreaux avec Jean attaché comme la première fois. Jean est mort. Sa tête pend, inerte.

FRANÇOISE, *aux bourreaux.* — Laissez-moi le voir. Laissez-moi le voir comme il faut, à présent qu'il est mort.

Les bourreaux, sans prêter attention à Françoise, traversent la salle et sortent par la porte de la rue. Françoise et Benoît s'assoient de chaque côté de Maurice. Ils le regardent. Silence.

MAURICE, *à Françoise.* — Ils ont tué papa à cause de toi.

FRANÇOISE. — Comment oses-tu dire cela à

ta mère ? A ta mère qui s'est toujours saignée pour toi ?

MAURICE, *l'interrompant*. — Ne me raconte pas tes rengaines. Ce dont je t'accuse, c'est d'avoir dénoncé papa.

Benoît, abattu, n'intervient pas.

FRANÇOISE. — Oui, mon fils, comme tu voudras. Si cela te fait plaisir, je dirai que c'est ma faute. C'est ce que tu veux ?

MAURICE. — Assez de discours entortillés. (*Pause, long silence.*) Pourquoi as-tu traité papa de cette façon, papa à qui tu ne peux faire aucun reproche ?

FRANÇOISE. — C'est ça. Je m'y étais toujours attendue, toute ma vie. Après que ton père a compromis l'avenir de ses enfants et de sa femme parce qu'il...

MAURICE, *l'interrompant*. — Qu'est-ce que cette histoire d'avenir compromis ? Qu'est-ce que cette nouvelle invention ?

FRANÇOISE. — Ah ! mon fils ! Quelle douleur ! Quel calvaire ! (*Pause.*) Bien sûr qu'il a compromis l'avenir de ses enfants par ses faiblesses. Il savait bien que s'il continuait dans cette voie, il finirait tôt ou tard comme il a fini. Il le savait bien, mais il n'a pas changé, il a poursuivi, vaille que vaille, son coupable chemin. Combien de fois le lui ai-je répété ! Combien de fois lui ai-je dit : tu vas me laisser veuve et tes fils orphelins. Mais qu'a-t-il fait ? Il a négligé mes conseils et il a persisté dans ses erreurs.

MAURICE. — Tu es la seule à dire qu'il était coupable.

FRANÇOISE. — Oui, bien sûr, maintenant, non content de m'avoir insultée pendant toute la nuit, tu vas me taxer de mensonge et tu vas affirmer que je suscite de faux témoignages. Voilà comme tu traites une mère qui, depuis ta naissance, t'a prodigué tous ses soins et consacré toute son attention. Tandis que votre père compromettait allégrement votre avenir, j'ai veillé sur toi, et je n'ai eu qu'un but, te rendre heureux, te donner tout le bonheur que je n'ai pas connu. Parce que, pour moi, la seule chose qui compte, c'est que ton frère et toi vous soyez satisfaits, tout le reste n'a aucune importance. Je suis une pauvre femme ignorante et sans instruction qui ne désire que le bien de ses enfants, coûte que coûte.

BENOÎT, *conciliant*. — Maurice, les lamentations sont inutiles maintenant, papa est mort, on ne peut plus rien y faire.

FRANÇOISE. — Benoît a raison.

Long silence.

MAURICE. — On aurait pu éviter la mort de papa.

FRANÇOISE. — Comment ? Est-ce ma faute ? Non. C'est lui le coupable, lui-même, ton père. Que pouvais-je faire ? Que pouvais-je faire contre lui ? Il s'est obstiné : je ne suis qu'une

pauvre femme sans aucune culture et presque sans instruction, j'ai passé toute ma vie à m'inquiéter pour les autres, en m'oubliant moi-même. Pour moi, c'est vous qui comptez. Quand m'as-tu vu acheter une jolie toilette ou aller au cinéma ou aux premières théâtrales qui me plaisaient tant ? Non, je n'en ai rien fait, malgré tout le plaisir que j'en aurais tiré, et tout cela, uniquement parce que j'ai préféré me consacrer à vous corps et âme. Je ne vous demande qu'une chose : que vous ne soyez pas ingrats et que vous sachiez apprécier le sacrifice d'une mère comme celle que vous avez eu la chance d'avoir.

BENOÎT. — Oui, maman, moi j'apprécie tout ce que tu as fait pour nous.

FRANÇOISE. — Oui, toi, je sais bien, mais ton frère, non. Pour ton frère c'est encore trop peu. Ce n'est pas suffisant pour ton frère. Comme nous pourrions être heureux, si nous étions tous unis, tous d'accord !

BENOÎT. — Maurice, oui, nous devrions mutuellement nous comprendre et vivre en paix tous les trois. Maman est très bonne, je sais qu'elle t'aime beaucoup et qu'elle te donnera tout ce dont tu auras besoin. Même si ce n'est que par égoïsme, reviens à nous. Nous vivrons tous les trois heureux et dans la joie en nous aimant.

MAURICE. — Mais... (Pause.) Papa...

BENOÎT. — C'est déjà du passé. Ne regarde pas en arrière. Ce qui importe, c'est l'avenir. Ce serait trop bête de s'en tenir au passé. Tu

n'auras que des satisfactions avec maman. Tout ce qui est à elle t'est destiné. N'est-ce pas, maman ?

FRANÇOISE. — Oui, mon fils, tout ce qui est à moi sera à lui. (*Héroïquement.*) Je lui pardonne.

BENOÎT. — Tu vois comme elle est bonne : elle te pardonne même.

FRANÇOISE. — Oui, je te pardonne et j'oublierai toutes tes insultes.

BENOÎT. — Elle oubliera tout ! (*Joyeux.*) Voilà l'important. Ainsi nous vivrons sans rancune tous les trois ensemble ; maman, toi et moi. Quoi de plus beau ?

MAURICE, à *demi convaincu.* — Oui, mais...

BENOÎT, *l'interrompant.* — Ne sois pas rancunier. Imite maman. Elle qui a ses raisons d'être fâchée contre toi a promis de tout oublier. Nous serons heureux, si tu veux être gentil.

Maurice baisse la tête, ému. Long silence. Benoît pose son bras sur l'épaule de son frère.

BENOÎT. — Embrasse maman.

Silence.

BENOÎT. — Embrasse-la, sans rancune.

Maurice s'approche de sa mère et l'embrasse.

FRANÇOISE. — Mon fils !
BENOÎT, à Maurice. — Demande pardon à
maman.
MAURICE, *pleurant presque*. — Pardonne-moi,
maman.

*Maurice et Françoise s'étreignent.
Benoît se joint à eux et tous trois res-
tent enlacés tandis que tombe le*

RIDEAU

Hôpital Foch, Suresnes, 1956.

Fando et Lis